

LE MONDE  
5, rue des Italiens - 9e

14. Oct. 1969

● *Contestation à la Biennale de Paris.* — Des contestataires ont manifesté samedi après-midi, sur le terre-plein situé entre le musée d'art moderne de la Ville de Paris et le Musée national d'art moderne, pour protester contre la fermeture de l'« atelier du spectateur ».  
Cinq contestataires ont été appréhendés par la police.

CARREFOUR  
114, Champs-Élysées - 8e

15. Oct. 1969

## A LA VI<sup>e</sup> BIENNALE DE PARIS

**D**ES qu'il pose ses pas sur le parvis du Musée municipal d'Art moderne, où se tient la VI<sup>e</sup> Biennale internationale des jeunes artistes, le visiteur a son regard happé par des ballons multicolores suspendus dans les airs et par un buisson de ferraille badigeonnée de bleu. A l'intérieur du musée, il se trouve devant les matériaux les plus divers, les plus hétéroclites : éléments tubulaires, mardriers plantés dans le sol, cubes en plastique laminé, grandes poupées en chiffon, coulées de polyuréthane, billes de bois calciné, glace fondante, mottes de terre... C'est un pandémonium d'objets usés, de formes saugrenues, de couleurs criardes, qu'accompagnent des hululements de sirène ou de stridentes éructations. Les tympans y sont aussi cruellement maltraités que les yeux.

L'on rencontre, néanmoins, des zones relativement plus calmes. Ici, des œuvres cinétiques, là des maquettes d'architecture prospective et des projets d'urbanisme qui frôlent parfois l'utopie. Il y a aussi de la peinture. Mais si peu ! Quand le peintre ne reprend pas les formules à la mode d'hier, il bascule soit dans l'érotisme ou la pornographie, soit dans le défi politique.

Large place a été faite, cette année, aux travaux d'équipe et aux créations collectives : « environnements », « happenings », ambiances réalisées à l'aide de cyclotones, de projections photographiques, de mécaniques où l'électronique et le cybernétisme ont reçu un emploi tant sonore que visuel, à moins qu'elles ne requièrent la participation directe du spectateur. La technologie et la matière, voilà ce qui paraît obséder aujourd'hui les jeunes artistes.

Remarque qui s'applique aussi bien aux six Canadiens réunis par la Galerie de

## L'ART ESCLAVE DE LA MATIÈRE

France, aux quatre Italiens qui montrent au pavillon de Marsan leurs « sculptures » faites avec de la laine, du charbon, de la toile écrue, du foin ou de l'eau, à César qui, après ses « voitures compressées » et ses « expansions » en polyuréthane, présente au même musée de la rue Rivoli des objets en verre exécutés dans la cristallerie Daum, à Nancy. Je pourrais citer maints autres exemples.

Toujours est-il que cette idolâtrie de la réalité concrète, qui se manifeste particulièrement à la Biennale, exclut la recherche du « réel permanent » dont parlait Hölderlin. Ces jeux de Luna-Park, ces étalages de supermarché, constituent pour les exposants un alibi à leur indigence d'imagination. Ils nous proposent un art qui n'est que l'ersatz d'un art, dont la seule utilité est de leur donner l'illusion d'en avoir un. Lorsque César, lui qui possède tous les dons du sculpteur, proclame que « seule compte la matière, toutes les matières », il oublie que ce qui compte davantage, et avant tout, c'est l'invention de formes. Or, on ne voit dans les envois

individuels ou collectifs des 52 pays participants rien qui inspire le sentiment d'un langage plastique nouveau. Loin de maîtriser la matière, ces jeunes exposants en sont les esclaves.

L'artiste borne à présent son ambition à s'approprier la nature sans recourir à ses facultés créatrices. Pour mieux me faire comprendre, je citerai le cas de l'artiste tchèque Mlynarczyk qui, à Châtillon des Arts, voulant rendre hommage à Courbet, a déposé dans une baraque un tas de pierres et de grains de blé, destinés à rappeler les célèbres tableaux les Casseurs de pierres et les Cribleuses de blé, tandis que la baraque éveille le souvenir de celle où l'illustre peintre protestataire exposa ses œuvres en 1855. Voilà un naturalisme que, dans son naturalisme intransigeant, Courbet n'avait certes pas prévu.

Partout déferlent ferrailles en délire, baudruches gonflées de vent, molles coulées de mousse, plastiques dont le bariolage ne parvient pas à atténuer la froideur, mécaniques grinçantes, souches d'arbre, cailloux, toutes sortes de matériaux veules, inertes, d'une nudité obscène... On songe aux réflexions que Sartre a notées, dans son roman la Nausée, sur l'absurdité et la gratuité des choses. La nausée, voilà bien ce qu'on éprouve en ce début de saison artistique, à cause de ce qu'elle promet. Si, à travers les multiples expositions d'« art » annoncées, vous vous mettez en quête de l'homme, vous ne rencontrerez, je le crains, derrière le bruit des grands mots et des gros sous, que le néant. « Les temps de l'art sont révolus », disait déjà Hegel. Sa prophétie est en train de s'accomplir.

F. E.